Bien sûr !

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 5 November 1933

Si le gouverneur de Dakahlia peut sévir et rager, écourter et prolonger, s'arrêter et proclamer, faisant aux agents de l'enseignement obligatoire des discours comme Ziyad en faisait aux gens d'Irak, accordant son pardon à qui se repent et revient, déchaînant sa colère sur qui doute et hésite …

Et si l'agent du centre de Beni Mazar peut convoquer devant lui un groupe d'Égyptiens nés libres et dignes, fils de pères libres et dignes, jusqu'à ce que, une fois venus devant lui et debout devant lui, il s'enfle d'orgueil et de tyrannie, puis rugisse comme un lion et montre les griffes, les appelant chiens et fils de chiens, et les menaçant de leur sucer le sang et de démolir leurs maisons …

Et si le ministre des Traditions peut faire s'abattre le malheur sur les gens de l'université, sans respecter à leur endroit aucune loi ni se soucier d'aucun droit, mais changeant et modifiant, transférant et nommant, disant ce qui ne doit pas être dit, et faisant ce qui ne devrait pas se faire …

Et si le ministère de l'Intérieur peut lâcher la main des gouverneurs et des agents contre les gens, pour qu'ils les malmènent violemment et les traitent avec rudesse, et leur imposent des impôts non selon la loi mais selon leur propre volonté …

Si tous ces hommes peuvent faire tout cela, sans y rencontrer de résistance, sans y subir de peine, sans y affronter de question, sans y craindre de reproche, alors il devient tout naturel, tout facile, une de ces choses sur lesquelles il n'y a pas lieu de s'arrêter ni de réfléchir, qu'un ministre en fonction se montre dur envers un ministre ancien, qu'un membre du Parti du Peuple outrepasse à l'égard des sommités mêmes du parti, qu'al-Manzalawi Bey se tienne à l'écart d'une réconciliation avec Allam Pacha, et qu'al-Manzalawi Bey ne se soucie pas de vingt-six membres du giron, à leur tête le chef même du giron, Sidqi Pacha, et qu'al-Manzalawi Bey se comporte envers ces gens, sur qui il s'appuie et auprès de qui il recherche un soutien, comme celui qui ne se soucie pas d'eux, qui ne leur accorde aucun compte, mais les laisse s'agiter et insister dans leurs efforts, se préparer et s'affairer dans leurs préparatifs,

aligner les verres, se réunir autour des tables et attendre l'honneur de sa présence une heure et plus, jusqu'à ce que, tardant à venir, ils lui téléphonent, et qu'il leur annonce, calme, rassuré, souriant, moqueur, qu'il ne veut pas venir.

Tout cela est possible, tout cela se produit, et rien de tout cela n'est troublant, rien de tout cela n'est étrange ; car cela convient le plus parfaitement à la nature des choses. Qui est puissant trouve facile d'infliger l'humiliation, et qui est humble trouve facile de la subir. Certains, en Égypte, sont devenus puissants et ont prévalu, et tout leur a été permis, et certains, en Égypte, sont devenus humbles et ont été rabaissés, et ils doivent tout supporter.

Il pourrait vous sembler que ces tableaux présentés dans ce chapitre montrent une différence et une disparité. Quel lien y a-t-il entre l'attitude de Niyazi Pacha envers les gens de l'enseignement et l'attitude d'al-Manzalawi Bey envers les sommités du Parti du Peuple ? Quel lien entre l'attitude du ministre des Traditions envers les universitaires et l'attitude de l'agent du centre de Beni Mazar envers les gens d'Abou Girg ?

Mais ces tableaux, en dépit de leur différence apparente et de la disparité qui semble évidente au premier regard, s'accordent le plus parfaitement, s'harmonisent le plus pleinement ; car ils procèdent d'une seule source, jaillissent d'une seule fontaine, et aboutissent à une seule fin. Quant à la source dont ils procèdent, c'est cet orgueil qui pousse les hommes de pouvoir hors de leurs justes bornes ; quant à la fin à laquelle ils aboutissent, c'est cette soumission à laquelle les gens sont contraints par tout ce qui leur vient des hommes de pouvoir.

Car si le gouverneur de Dakahlia, le ministre des Traditions, l'agent de Beni Mazar, le ministre de l'Intérieur et al-Manzalawi Bey — si tous ces messieurs ne comprenaient pas le pouvoir et la charge comme une force qui permet tout — ils ne se seraient jamais aventurés à faire ce qu'ils ont fait ; et si les agents de l'enseignement obligatoire, les universitaires, les gens d'Abou Girg et les sommités du Parti du Peuple ne comprenaient pas l'obéissance au pouvoir et sa révérence comme l'acceptation de tout, et la soumission à tout ce qui leur vient des gens du pouvoir, ces messieurs n'auraient jamais osé faire ce qu'ils ont fait, et leurs sujets n'auraient jamais consenti à supporter ce qu'ils ont supporté. Mais l'idée même du pouvoir s'est corrompue en Égypte depuis des années ; ceux qui gouvernent l'ont mal comprise, et les uns comme les

autres l'ont ramenée à cette époque ancienne où il n'y avait ni loi ni constitution, ni relations organisées entre les gens fondées sur la loi et la constitution, et où le gouvernement était volonté et non pas ordre, et l'obéissance soumission et non pas respect de l'autorité de l'ordre.

Les Égyptiens ne se trouvent plus aujourd'hui devant des événements qui surviennent puis passent, ou des malheurs qui s'abattent puis s'en vont, mais devant une disposition entière qui se transforme, une idée qui prend la place d'une autre idée, une vie qui prend la place d'une autre vie. Les Égyptiens avaient fait de larges pas sur la voie de la liberté, de la compréhension de la dignité humaine, de l'appréciation du lien entre gouvernant et gouverné, et de l'établissement de la loi et de l'ordre à la place de la volonté et du caprice, et ils ont été ramenés — grâce à Dieu, que seul Lui l'on remercie pour ce qui déplaît — là où ils se trouvaient il y a bien longtemps. Et les ministres, les gouverneurs, les agents, et ceux qui leur sont inférieurs, ont réussi à leur imposer ce qu'ils désirent, et à leur arracher obéissance et soumission dans des matières où ils n'avaient droit ni à l'obéissance ni à la soumission.

Voici les agents de l'enseignement obligatoire, contraints de changer de tenue, puis contraints d'accepter ce changement avec contentement, puis rassemblés en masse devant le gouverneur, puis amenés à lui adresser des remerciements, puis recevant son discours avec un contentement visible, une gratitude manifeste, et une soumission sans limite. Et voici les universitaires, que le ministre des Traditions traite en dehors de la loi, soumettant à autre chose qu'à la justice, si bien qu'ils sont satisfaits ou mécontents, mais ne montrent que contentement, et le louent ou marmonnent sans jamais cacher la louange.

Et voici les gens d'Abou Girg, injuriés et insultés, qui reçoivent les injures et s'en vont, et si un journaliste ne les avait visités et écoutés, puis ne s'était indigné pour eux, nul n'aurait jamais rien su de leur affaire. Ils ne peuvent rien faire d'autre, ils ne possèdent rien d'autre ; et que pourraient-ils faire, à votre avis ? Que pourraient-ils accomplir ?

Et voici les sommités du Parti du Peuple, bâtisseurs de l'ordre présent selon leurs propres dires, et ses piliers, gardiens de l'ordre présent selon leurs propres dires, et ses protecteurs, détenteurs de la majorité parlementaire selon leurs propres dires — un ministère se forme en dépit d'eux, certains d'entre eux y participent, d'autres s'en écartent, et ils s'efforcent de s'assurer un rôle quelconque dans la formation du ministère, mais les circonstances les abandonnent, et ils se soumettent

dans la plus vilaine soumission, et se rendent dans la plus vilaine reddition, et contraignent leur chef à ouvrir la porte du giron à ceux qui en avaient été chassés. Puis les destitués retournent au giron comme des conquérants, et le giron les accueille avec joie, les couvrant de louanges. Et pendant ce temps, on annonce que l'un des deux ministres destitués a diffamé le directeur du parti, y ajoutant des propos que des ministres ne devraient jamais tenir — ce même directeur ayant lui-même été ministre, un jour. Le directeur se fâche, mais seul ; le directeur se retire, mais seul ; le directeur se coupe du parti, mais seul. Puis il vient à l'esprit d'un homme de bonne volonté de rapprocher le ministre en fonction du ministre ancien, et de réconcilier les deux adversaires ; il s'y emploie, et il lui semble avoir réussi ; il prépare le thé, les invite, et le directeur diffamé se hâte d'accepter l'invitation, et le chef vaincu se hâte d'accepter l'invitation, mais le diffamateur, après avoir d'abord accepté, refuse ; après s'être approché, s'éloigne ; après s'être abaissé, s'élève au-dessus de tout cela, et déclare, à la manière de la politique, qu'il aurait voulu rencontrer son collègue seul, non devant une assemblée — c'est-à-dire, comme dit le peuple, qu'il aurait voulu se quereller dans la rue et se réconcilier dans la ruelle.

Et l'assemblée se disperse, et je ne sais s'ils ont bu le thé ou si leur envie, si vive auparavant, s'était changée en dégoût. Cette affaire ne laissera aucune trace dans le Parti du Peuple ; car al-Manzalawi Bey est ministre en fonction, et Allam Pacha ministre démissionnaire ; car le ministère en place garde le pouvoir entre ses mains, et Sidqi Pacha et ses hommes sont tenus de se soumettre au pouvoir. Et ils sont tenus de se soumettre au pouvoir parce qu'ils détiennent la majorité parlementaire, laquelle possède le pouvoir et peut l'accorder aux ministres ou le leur refuser. Al-Manzalawi Bey ne les a pas humiliés ; ils se sont humiliés eux-mêmes. Et qu'est al-Manzalawi Bey sinon un homme d'entre eux, les représentant au ministère et jouissant, pour leur compte, d'une part du pouvoir ? Ils ont besoin de lui parce qu'il est ministre, et il a besoin d'eux parce qu'ils sont députés et sénateurs. Il faut donc que chacun patiente avec l'autre, supporte l'autre, pardonne à l'autre. Ils ont besoin d'al-Manzalawi Bey parce qu'il est leur main au gouvernement, et ils ont besoin d'Allam Pacha parce qu'il est leur main au parti. Et si une main vient à empiéter sur l'autre, il ne convient pas de se venger de la main qui empiète ; car en le faisant, ils ne feraient que se nuire à eux-mêmes de leurs propres mains, et s'affaiblir eux-mêmes de leurs propres mains.

Et c'est ainsi, semble-t-il, que Dieu veut que les choses soient comprises en ces jours, et que le lien entre gouvernants et gouvernés repose sur la force et la faiblesse, sur la capacité et l'impuissance, plutôt que sur la liberté et la dignité, ou sur l'ordre et la loi.

Et Sidqi Pacha, l'auteur de tout cela, regarde tout cela, et Dieu seul sait s'il en ressent quelque peine, ou si la peine ne trouve aucun chemin vers son âme ; car il a déjà obtenu le pouvoir qu'il voulait, et obtenu le rang et la fortune qu'il voulait, et il en est venu à pouvoir jouir des plaisirs de la vie dans toute la mesure qui lui convient, et à regarder la vie publique comme une sorte de représentation théâtrale, à laquelle un homme n'accorde que ses heures de repos et de loisir, ne la considérant jamais avec un sérieux véritable, mais seulement comme un divertissement et un amusement.

Combien de mal Sidqi Pacha s'est-il fait à lui-même et à ses compatriotes ! Et combien léger est le compte que Sidqi Pacha rend pour ce qu'il a apporté à lui-même et à ses compatriotes !